

Marc BARONHEID

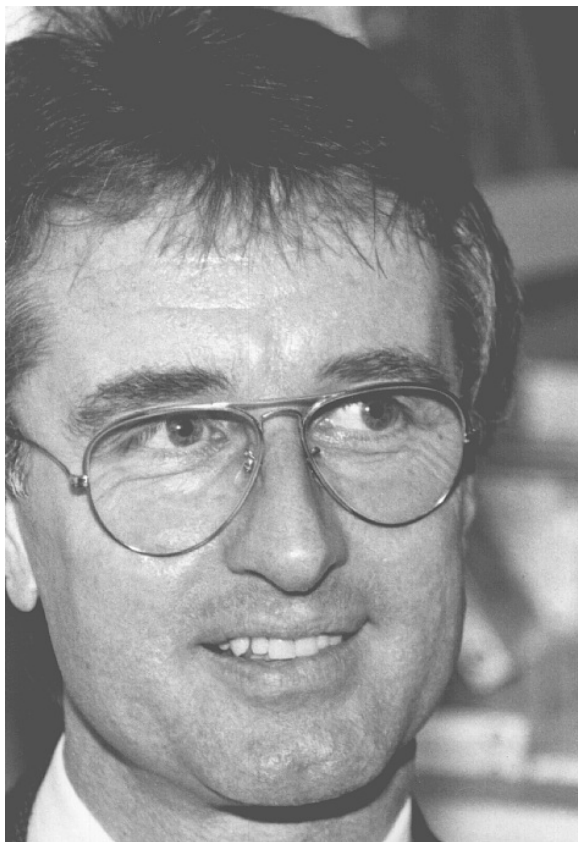


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Georges JACQUEMIN

1991

Avec une demi-douzaine de recueils étalés sur une dizaine d'années, Marc Baronheid a imposé une voix et un univers poétiques que nul ne lui dispute.

D'emblée, il s'est placé à la confluence de l'éros et de la nature. L'éros, chez lui, prend des allures de conquête, avoue des sensualités irritées, s'intéresse au plaisir physique, tout à la fois jouissance et angoisse ou combat. Cette célébration ne s'opère que par le recours à une langue qui tire ses prestiges de métaphores empruntées à la nature :

*Un peu d'ombre tremble encore Dans la
cambrure acérée de l'amour.*

Cette démarche en même temps exaltée et enracinée ne fait que traduire un appétit puissant de vie, un sentiment panique à peine modulé, dans les dernières œuvres, par une ouverture sur le temps qui passe et une dilatation du regard dans l'espace.

Marc Baronheid est aussi le directeur des éditions

Marc BARONHEID - 4

**(poétiques surtout, mais non exclusivement) *La Louve*,
à Spa, qui publie notamment *Les cahiers du désert*, au
titre sans doute ironique.**

Biographie

Marc Baronheid est né à Liège en 1944; il habite Spa.

Outre ses activités professionnelles, il est créateur, critique et animateur.

Créateur, il écrit des poèmes dont nous allons avoir à nous occuper

Critique, il signe à *La Wallonie* et à l'hebdomadaire *L'Instant* des articles «très écrits» et judicieux. Alain Bosquet a dit de lui qu'il était un des deux ou trois véritables critiques belges. Il est également chroniqueur à la radio.

Animateur : il est conseiller littéraire des éditions La Louve et directeur des *Cahiers du désert*, revue d'arts et de lettres.

Il est encore membre du comité de rédaction du *Journal des Poètes*. Marc Baronheid tient une chronique littéraire dans *Le Vif/L'Express*.

Bibliographie

- *L'oiseleur du grand silence*, Attert, L'Ardoisière, 1978.
- *Le cheval de résine*, Sainte-Geneviève-des-Bois, Maison rhodanienne de Poésie, 1979.
- *D'un pays, le même*, Spa, La Louve, écrit «en tandem» avec Hubert Juin.
- *Te baptiser délire*, Amay, Vérités, 1981.
- *Celle qui écoutait Mahler*, Mortemart, Rougerie, 1986.
- *Les agonies du soir*, Paris, Belfond, 1988. (Certains textes de ce recueil ont paru dans *Estuaire* (Québec), *La lamparo* (Ile-sur-Sorgue), *Triangle* (Harnoncourt), *Marginales* (Bruxelles), *Obsidiane* (Paris); de même, une première version de *Chambre pour voyageurs*, deuxième partie des *Agonies du soir*, figurait dans *Sept poètes en quarantaine*, Spa, La Louve, 1985.)
- *Chants de la grive saoule*, Pully (Suisse), P.-A.Pingoud, 1990; avec une illustration de Jean-Claude Schauenberg.
- *Portrait du nomade blanc* (autour de Kenneth White), Aix-en-Provence, Détours d'écritures, 1983.

(Tous ces livres sont des recueils de poèmes, sauf le dernier.)

À consulter :

- Eugène Van Itterbeek, *Les lieux «illusoires» de Marc Baronheid*, in *Pi*, revue trimestrielle de poésie, n°3-4, 1988.
- Alain Bosquet, *Pour présenter Marc Baronheid*, in Archives sonores de la Maison de la Poésie, Paris.

Texte et analyse

Obscur

Il faut ouvrir au vieil enfant

Rompu par le voyage

Les semelles si trouées

Qu'il va sur des moignons

Que le poème enfin

Ose nommer cette route obstinée

Vers des lieux illusoirs

(Les agonies du soir.)

Poème sans titre, écrit en vers libres, sans ponctuation.

D'une première lecture, rapide, on peut retirer que le poème parle d'un *voyage vers des lieux illusoirs*, réalisé par un *vieil enfant*. Mais on se doute bien qu'on ne peut en rester là, d'une part parce que les mots déjà retenus ont sans doute un sens métaphorique; d'autre part parce que d'autres mots sont lourds d'informations qu'on ne peut négliger.

Reprenons donc depuis le début. (On pourra, le cas échéant, effectuer une recherche sur les champs lexicaux, généralement instructifs.)

Le premier vers, formé d'un seul mot, plonge d'emblée le lecteur dans la perplexité. Est-il fait état d'une situation où la lumière fait défaut, ou bien s'agit-il de quelque chose de plus abstrait, de difficile à comprendre, voire à expliquer aux autres? Le lecteur ne voit pas bien à quoi le poète fait allusion – cela aussi est *obscur* –. De plus, on ne sait pas à quoi cet adjectif se rapporte. Il semble bien qu'il constitue à lui seul une phrase non

verbale, définissant un état, énigmatique pour le lecteur et peut-être pour le poète, où règne un certain malaise.

Suivent deux vers qui vont ensemble et qui, par leur sens général, apportent quelque éclaircissement. Pourtant, ils sont formulés de manière impersonnelle (*il faut*), comme s'il s'agissait de quelque principe de morale, ou d'une loi. C'est d'un devoir qu'on nous parle, d'un devoir d'accueil (*ouvrir*). *Ouvrir* n'a pas de complément. *Va ouvrir*, dira-t-on à un enfant, lorsque la sonnette de la porte a retenti. *Ouvrir*, c'est ouvrir la porte, donc accorder droit d'entrée dans la maison au visiteur dont on ne connaît pas nécessairement l'identité. Dans le cas présent, le visiteur ne semble pas inconnu, puisqu'il est qualifié de *vieil enfant*, comme si pareil état se présentait fréquemment et qu'on sût ce qui lui est arrivé : *rompu par le voyage*.

L'expression *vieil enfant* désigne bien évidemment un homme mûr (un vieillard?) qui a gardé son âme d'enfant, sa candeur, ses rêves, ses illusions. Il est qualifié par un adjectif suivi de son expansion, *rompu* ayant ici le sens d'extrêmement fatigué, d'usé.

De son côté, le terme *voyage* est accompagné du déterminant (article défini) *le*, comme si le lecteur savait de quel voyage il s'agit, du voyage par excellence, sans doute la vie.

Accueil, donc, de l'homme resté candide et que la vie a marqué.

Marc Baronheid ne va pas donner les raisons de cette usure. Il ne joue ni les philosophes ni les sociologues. Il s'intéresse à ce personnage un peu mythique – peut-être parce qu'il est chacun de nous –, et en poursuit la description dans la seconde strophe, un distique.

Pour parler de l'homme, du voyageur, le poète ne le décrit pas vraiment. Il choisit un détail évocateur, en rapport avec l'idée de voyage. Voyage → marche → souliers. (Cf. *Ma bohème*, de Rimbaud)

Effectivement, ce sont les souliers, plus exactement les *semelles* que Marc Baronheid nous donne à voir. Leur extrême fatigue est bien sûr exprimée par *trouées*, mais plus encore par la conséquence, le *si...que...* dont l'expression, excessive en soi, très évocatrice, est là pour traduire l'état d'usure avancé des souliers, donc les difficultés du voyage (de la vie), expliquant de la sorte le mot *rompu* du v.3.

Les semelles sont si *trouées* que l'homme *va sur des moignons*. On dirait qu'il n'a pas senti que ses aides (les souliers) lui ont fait à un moment défaut, que sa chair a fini par être mordue, érodée, comme de la simple matière. L'usure a gagné l'être lui-même; la matière et la chair ont subi les mêmes outrages de la vie, ce qui n'a pas empêché l'homme de poursuivre sa route : il *va*.

L'expression forte qui traduit son état déplorable – qui est peut-être physique mais sans doute aussi moral – justifie également l'idée du v.2, selon laquelle *il faut ouvrir* au voyageur. Il faut l'accueillir, l'aider, le reconforter.

Puis la troisième strophe amorce un changement, même si le *que* initial semble prolonger *qu'il* du vers précédent. En fait, il n'en est rien. Le *que* initial du v.6 introduit un souhait, comme si le poème était investi d'une mission, laquelle ne semble pas aller de soi : *enfin* (v. 6), placé en fin de vers, semble dire qu'il y a (eu) hésitation, que l'idée qui va suivre ne sera formulée qu'au terme de quelque chose; de plus, *ose* traduit une audace qui n'est pas sans risque ou sans inconvénient. Le poème va devoir dire quelque chose que les hommes n'ont pas l'habitude d'entendre.

Il est question de nommer cette *route obstinée*. On songe au *voyage* du v.3, et l'un pourrait bien être l'autre. Mais la seconde expression, par le recours à l'hypallage (transfert d'adjectif, car ce n'est pas la route, en soi, qui est obstinée, c'est l'homme qui s'obstine sur cette route de la vie, qui l'use) et son expression du dernier vers est toute chargée de signification. C'est là sans doute que se trouve l'audace (*ose*) évoquée en début de strophe : cette *route* ne conduit que *vers des lieux illusoires*.

L'expression peut être expliquée de deux façons : ces *lieux*, ce seraient les conquêtes de l'homme, matérielles et autres, qui lui échappent de toute façon à l'instant de sa mort ; ou bien les *lieux* – espérances ? rêves ? – que la vie refuse au vieil enfant, ou plutôt dont la survenue de la mort lui refuse la réalisation.

Quoi qu'il en soit, le poème dénonce la vanité des entreprises et des rêves, en présence de l'homme fourbu, qui s'est dépensé pour rien. Morale sous-jacente ?

Peut-être à présent convient-il de revenir au premier vers. Le destin de l'homme, son sens, est une chose obscure, difficile à comprendre et à pénétrer.

Cette idée, Marc Baronheid l'a exprimée en privilégiant dans son poème l'expression de l'usure de l'homme par le voyage de la vie, l'homme qui est resté un *vieil enfant*, raison pour laquelle, sans doute, il n'a pas vu la réalité, le temps qui passait, lui préférant des *lieux illusoires* qu'il n'atteindra pas ; s'il les atteint, il n'est pas assuré d'en jouir.

La vie serait donc une illusion, ou une illusion d'illusion. Le poète commente lui-même : *Interpeller l'obscur, c'est tenter **malgré tout** d'avoir accès à l'autre côté du miroir, pour tenter – comme dans les meilleurs tours d'illusionnisme – de comprendre le « truc ».*

Choix de textes

*plus profond
que mes entrailles
l'ancre inaccessible
d'où sourd l'haleine rauque
des mots à libérer*

(L'oiseleur du grand silence)

*la grande patience
de l'hiver
n'apaise pas l'émoi livide
des perce-neige
mon sommeil de chat
lape l'ouvroir docile d'un pubis
je trouve mon Pérou
dans l'arrondi paisible
de tes seins*

(L'oiseleur du grand silence)

*mettre à sang
les poutres du silence
où niche l'oiseleur
aux cages emplies de mots
paumes haletantes
interroger la cendre
ranimant*

Marc BARONHEID - 14

*le tison moribond
pétrifier l'holocauste
de l'ultime voyelle*

(L'oiseleur du grand silence)

*voler aux filles du trottoir
le geste inachevé
allumeur de neige
mettre en cage le parfum
qu'écraserait
la caresse larvaire
du marin ivre
dardant sa proue immonde
dans un remugle de cambouis*

(L'oiseleur du grand silence)

*mes voyelles hurlent
quand leurs tendons lisses
s'écorchent aux ronces
des grands chemins de papier
négrier livide
je les jette en cale des vents
pour qu'elles recrachent
leur proie d'encre*

(Le cheval de résine)

*saccager les tiroirs de l'ombre
arracher aux sables mouvants
les souvenirs piégés*

*lancer cent feux d'argile
aux troussees des loups
à la recherche d'un fragment d'enfance
buter contre le spectre décapité
de la mémoire*

(Le cheval de résine)

*j'ausculte le tympan fêlé
des musiques d'ébène
scellant le frisson des mémoires
l'aveugle épelle la mutilation
lente
du caillou par le torrent
un éboulement de vertèbres
sur le sable encerclé
proclame les limites de mon désert*

(Le cheval de résine)

*boire son présent
jusqu'à la lie
menacer de flambeaux noirs
la course ensanglantée
des lilas
traduire
la brusquerie de l'ortie blanche
dans le parler soyeux
des loutres*

(Le cheval de résine)

Marc BARONHEID - 16

*aux lèvres suturées
des servantes qui dévorent
la chaux vive
de l'empalement
aux attouchements caillés
des laitières somnambules
au rougeoiement
des sables ligotés
j'oppose une bordée d'outrances
battant pavillon de jade*

(Le cheval de résine)

*faute de grive
ton ventre à la toison de merle
où bivouaquent voleurs de sorbier
et braconniers manchots*

*impasse où tu renverses
les bagnards dévêtus*

*mais je relève
la jupe impatiente
d'une laitière sans duvet*

(Te baptiser délire)

*une enfance sans lucarne
aux murmures d'huile
sous la prunelle des lampes puis*

*ce silence
peuplé de lièvres de pouhons*

*qui fait mouvement à l'usure des villages
vers où s'entassent
les farines du gel*

*haut dans tes jambes
nul visiteur bleu
qui ne lâche l'ombre
pour la proie*

(Te baptiser délire)

*tout se calme enfin
il faut amadouer la lampe*

*l'arbre sans sève
retrouve
un feuillage d'oiseaux*

*toi debout
au croisement de l'encre fraîche
et de comme un excès de sang*

(Celle qui écoutait Mahler)

*brutal
le naufrage de la lumière*

*sur l'horizon semé de bleu
d'où peut jaillir
le harpon de l'orage*

*et le flanc vulnérable
des forteresses de la mer*

(Celle qui écoutait Mahler)

*ici toute pierre a son secret
dissimulé
au vent qui l'éperonne*

*le jour est à son comble
l'estuaire luisant
se charge de reflets
de pacotille*

*derrière chaque pas
le chemin jauni se dérobe*

(Celle qui écoutait Mahler)

*à l'aube
la vie est en suspens*

*l'oiseau
laboure sans relâche
l'arpent de ciel aride
que les dieux lui disputent*

*un soleil impatient
torture ses amarres*

(Celle qui écoutait Mahler)

*Le goût inquiétant d'une trêve Au plus fort d'un
torchis de rancunes de vieilles gaucheries paysannes
Un silence exaspéré d'écureuils Où le soleil ausculte
l'escourgeon broute le hoquet des pétoires Mais les
roturières grésillent Musquées Goulues À leurs gorges
sans grelot l'hématome de nos lèvres Soulées Souillées
Un charroi de sueur qui verse dans l'herbe un peu
folle des aisselles Puis plus rien qu'une course d'étrille
Dans le chemin lent de la mouillère Elles vont céder
Fagnes assoiffées sous nos paumes pyromanes*

(D'un pays le même)

*Vers le nord on palabre avec les autochtones
les buveurs de genièvre Plus d'une servante
attend celui aux paumes presque rouges Comme
à la moisson passée Quand son archet éraflait
le verre pilé des gorges Déversant sa musique
penchée À même la termitière des hanches
Lapant leur sueur flamande Vinasse aigre-douce
soutirée aux flancs rompus Nos désirs pataugent
S'ankylosent devant leur mutisme barbelé Leur
rire flambe Calcinant nos phrases gauches nos
attouchements violacés*

(D'un pays le même)

*Une levée d'écrou et le chenil débonde Se libère
de fanfares guerrières Déjà le soleil envoie ses
sapeurs se fraye un chemin de fortune S'insinue
Suintis de miel sous l'ongle des hêtraies Les*

*pouhons balbutient Chuchotent Caracolent Abouchés
aux macrales Jettent un sort aux talus sertis de
rosée Une avance de louve Cruelle Sans grondement
Enjambent le pubis moussu des pierres Le mordillent
L'humilient Lui arrachent des éclats de bave De
bulles usées comme des monnaies par un numismate
maniaque Lui frémit Se ronge Tente de s'isoler
Prisonnier de tournoiemens avarés de manigances
souterraines Sa fourrure enfle Muette Mue Met un
masque de cuivre Décalque sa honte sur les aisselles
des gentianes pulmonaires*

(D'un pays le même)

*haut empire des jambes
où l'eau se met nue*

*on la dirait
vêtue de cristal*

n'était sa couronne d'épines

(Les agonies du soir)

*Ce mouvement d'épaule Pour ôter son chandail criard Mobilisant
l'orgueil du torse Et la main sait l'usure du sein qu'elle amadoue
Détourner ce regard ému qui s'attelle la dévalise Le ventre se fait lourds
sur le ventre payé Parler Pour mettre la tristesse au pluriel*

Même si les mots sont ravagés de rire

(Les agonies du soir)

*À la dérobée Dans la nudité rutilante d'une cellule de monnaie N'était au
plafond ce miroir qui renvoie le jaune violent d'un couvre-lit à moitié
relevé Comme la jupe impatiente de celle qui attend Passant sa vie à
composer des gémissements sous la cohue de lèvres en disgrâce Lestée
d'un désespoir si pur*

(Les agonies du soir)

*Plus nue qu'un verger d'automne Tendue sous la transparence d'une
haleine étrangère saoulée de mots que le genièvre balbutie Odorante en
sa toison terriblement malmenée N'écoutant plus le corps dont elle s'est
exilée L'œil tiré pourtant vers ce séisme
qui hérissé l'effraie à la fourche du ventre*

*Chaque
homme qui se retire est une levée d'écrou*

(Les agonies du soir)

*de toi
si peu de trace*

*rien
qui fouette la mémoire des blés*

*à quoi bon raturer les livres
pour un épi rouillé*

(Les agonies du soir)

*personne à la frontière
pour retourner les poches
du transhumant indésirable*

Marc BARONHEID - 22

*écrasé de silence
comme s'il portait le poids de l'infini*

*et le soleil titube
cachant ses poignets tailladés
sous des pelages de renarde*

(Les agonies du soir)

*d'où sourd une polyphonie exténuée
de rameurs
déchirant l'eau froide des ténèbres*

*et l'homme au seuil du nu
suspend la chute du heurtoir*

*bien seul soudain
pour dévisager l'invisible*

(Les agonies du soir)

*homme de peu de loi
que reste-t-il
de ton labour bancal*

*un rêve à quatre feuilles
logé dans l'herbier de l'oubli*

*un froissement de rouge-gorge
horrifié par l'ivoire
qui gagne ton visage*

*ou l'inutile écho
de quelque fête
venue trop tard*

(Les agonies du soir)

*de ce côté du monde
où l'amour est livré
à tous les malmenages*

*où l'accordéon de misère
claudique un vieux tango
entre urine et blasphème*

*les hâtes encastrées
renversent leurs désirs
au café de la gare*

(Chants de la grive saoule)

*Celle à l'épaule d'ébène
qui garde encore
dans sa sueur musquée
l'écho mystérieux
des crues de Djibouti*

*quand elle donne congé
à l'attelage des jarretelles*

*un accordéon blanc
lui lèche la cheville*

(Chants de la grive saoule)

*toujours à espérer
qu'un fou frappe de son bâton
la gourde d'un rocher*

*que l'eau passe
de main en main*

*que le désert sursaute
jusqu'à la goutte ultime*

(Chants de la grive saoule)

ici s'estompent les poètes

*dans l'intranquillité
d'un sommeil tôt usé
par des veilles trop longues*

*des épitaphes d'or
en travers de la gorge*

*le silence à leurs lèvres
hérissé
comme des chevaux de frise*

(Chants de la grive saoule)

Synthèse

Marc Baronheid n'entre pas jeune en poésie. Il ne publie pas, l'adolescence à peine éteinte, de plaquette disparate où sont mis bout à bout des instantanés d'une sensibilité sans langage. Il a trente-quatre ans quand paraît son premier recueil, *L'oiseleur du grand silence*.

D'emblée, et pour autant que son évolution future, qui ne nous est forcément pas connue, ne nous démente pas, il s'affirme par le langage et les thèmes. Le langage, dans des poèmes qui seront courts tout au long des différents recueils, comme des saisissements de l'instant, a de la puissance, quelque chose d'acéré et de violent, une sûre inventivité ; les thèmes tournent autour de l'amour conquête, à travers des images drues, fortes, où se révèle une certaine sensualité :

*la caresse larvaire
du marin ivre
dardant sa proue immonde
dans un remugle de cambouis.*

Mais s'arrêter aux expressions d'un éros turbulent serait sans doute méconnaître vérité plus profonde : la passion d'amour est aussi – pas exclusivement, certes – passion de vie. Un souffle vigoureux anime ces pages, même si les poèmes, eux, sont le plus souvent brefs. C'est que chacun est élan, poussée, tension.

Dans le même temps, cette passion de vie est aussi passion de création. Pour le poète, c'est affaire de mots :

*...les lettres infusent
leur pouvoir d'encre.*

Prestige des mots capables de faire percevoir la réalité, de tirer d'elle une substance neuve. Telle cette méditation rapide :

*éplucher le mot
pomme
d'une pelure gourmande
sur du papier de parchemin
pour y loger quatre pépins.*

Le goût du mot, de l'expression, Marc Baronheid l'a dès son premier recueil; il ne le quittera plus. Qu'il parle de **pouhon** ou de **macrale**, qu'il s'avance *avec en bandoulière notre patois Qui bruisse comme une ruche dérangée*, qu'il parle d'Ardenne ou d'un *Glissement d'Amblève réveillée*, qu'il emploie le mot rare et peu fréquent (**gémir** comme nom, **poplité**, **tourteau**, **caraco**, etc); qu'encore il joue sur des formules toutes faites et s'amuse à les rafraîchir. Qu'on lise ceci :

*ascension folle
du mercure
quatre à quatre
dans mes vaisseaux
levant une armada
de sueurs fabuleuses :*

polysémie du mot **vaisseau** – qui permet le passage de la physiologie à la marine –, ou ceci, qui rappelle un proverbe :

*le carrousel
prend ses chenilles
pour des lanternes.*

ceci enfin :

*puisque la flamme
est de mèche
avec l'huile.*

Toutes ces formules, qui ont été glanées à travers les six recueils de Marc Baronheid, tirent peut-être un peu l'œil, mais n'en constituent pas pour la cause l'essentiel. Elles révèlent en tout cas un poète qui, à travers des noms de régions comme à travers des termes régionaux ou des proverbes, avoue un enracinement dans une terre, sans que cet enracinement mène à l'immobilisme toutefois.

Au contraire, à ne s'en tenir qu'au vocabulaire – si révélateur –, on s'aperçoit que cette œuvre recourt aux termes de nature pour en faire des images. Ainsi, dans un seul poème de ***D'un pays le même*** (écrit en écho avec Hubert Juin), on relève ceci : *une migration de plomb fondu* (fondre le plomb, usage des chasseurs campagnards d'autrefois), *de l'épaule aux guimauves des chevilles*, *le bourdon révolté d'une bouche*, *les salins des cuisses*.

Ainsi s'établit une parole qui unit les prestiges de la nature aux violences de la sensualité et de l'amour physique – cuisses, toison, ventre – : une *écolière dénoyautée*. Un éros panique, en quelque sorte.

Cette attention vouée aux mots, à leur charge évocatrice ou émotive, aboutit ici et là à une réflexion sur le mot lui-même. Ainsi, on lit dans deux poèmes successifs du ***Cheval de résine*** :

*empoigner les mots
pour mieux goûter leur mælle*

et :

*longtemps mûrie
dans le terreau des bouches
la parole expulsée
froissant le papier bible
du silence*

Parole poétique ou parole amoureuse, peu importe : le dire est au centre de l'aventure poétique de Marc Baronheid, car il n'y a rien, instant ou passion, qui ne dure sinon par les mots.

Ce tandem nature-amour ne constitue pas, à coup sûr, la totalité des thèmes ici développés. Ainsi, dans *Le cheval de résine* (1979), apparaît à plus d'une reprise le goût de la découverte (avec les termes qu'il connote : appropriation, arrachement, viol, conquête) :

*...la main
arrache au sommeil creux des seigles
son secret minuscule*

ou :

*j'ausculte le tympan fêlé
des musiques d'ébène.*

Tout normalement, nous voici dans l'aventure :

*goûter l'évasion précaire
des chameliers*

Avec *Celle qui écoutait Mahler* (1986) – titre reprenant le dernier vers du dernier poème –, la vision, qui a quelque chose de plus cosmique, s'impose plus ouverte. Les jours, les heures, le temps deviennent thèmes majeurs. S'y exprime une grande ferveur pour les choses :

*l'or lointain d'une étoile
ouvre la fourrure des nuits.*

Enfin, l'avant-dernier recueil paru à ce jour, *Les agonies du soir* (1988), très riche, regroupe dans ses quatre parties les thèmes chers à Marc Baronheid, mais la première, *Au seuil d'une plus vaste demeure*, apporte une gravité que la maturité a développée en lui. Le poète y réfléchit sur le temps, sur le voyage de la vie :

*trop émerveillé à caresser tes rêves
pour t'inquiéter du temps
qui gangrène la neige.*

Ou bien, il pense à s'arrêter – l'arrêt définitif étant la mort –, songe aux illusions décapitées, aux pistes ignorées.

Ces poèmes, tout d'enrichissement humain, élargissent la vision du poète qui, pour la cause, n'a pas renoncé à ses thèmes initiaux, qu'on retrouve dans les images d'amour vénal (et pitoyable) de la deuxième partie, *Chambre pour voyageurs*, ou d'amour plus rustique de la troisième, *Delta de la servante*. La dernière, *Empailler la neige* – paradoxe – a des accents parfois plus tragiques, à travers des images de la banalité de la vie :

*fatigue devinée
au désordre des bas.*

En 1990 paraît un nouveau recueil, *Chants de la grive saoule*, divisé cette fois en deux suites de poèmes

La première, *Lamparo lupanar*, va des bas en *accordéon blanc* (1er poème) aux bas qui *remontent/les berges assouvies* (dernier poème) : ainsi la boucle est accomplie. Il s'agit moins, cette fois, de l'évocation de l'amour vénal que d'une succession d'images violentes, comme des instantanés qui s'intéresseraient aux corps offerts, aux intimités, avec, ici et là, une notation plus triviale :

*un arc-en-ciel
se déboutonne
au-dessus du bidet*

De tout cela, évidemment, Marc Baronheid fait son miel, à savoir une poésie qui frappe, violente parfois, mais qui ramène à leurs limites, souvent médiocres, les amours de hasard. Le visuel qu'il est saisi les abandons et voit les failles et les faiblesses. Ses poèmes brefs, aux vers courts, ont de la force et une certaine âpreté, comme s'ils traduisaient une rage devant les imperfections de la vie.

La seconde suite, *D'une lumière meilleure*, pour être plus apaisée, comme le titre le suggère, exprime souvent quelque urgence, où perce la brusquerie :

*... ce coin de rage impuissante
qui pénètre le cœur*

Il y est également question des saisons – mais c'est l'hiver – ou des merles dont la voix *rue* : angoisse sous-jacente d'un monde instable.

*

Marc Baronheid n'a rien d'un poète de fleurs et de langueurs. Au contraire, il exprime toujours quelque chose d'aigu, de tendu ; quelque chose qui serait à la pointe du désir et de l'émotion.

*le sang ronge son frein
au creux de la rivière*

Ainsi s'impose l'œuvre de Marc Baronheid, toute vibrante d'émois et d'élan, fiévreuse et haletante, passionnée et grave – comme la vie.

Georges JACQUEMIN